

Romain Rolland et Paul Tuffrau

Entretiens avec un jeune normalien

Henri Cambon

En janvier 2015, Henri Cambon, petit-fils de Paul Tuffrau remettait au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, douze lettres inédites de Romain Rolland à son grand-père, datées du 11 mars 1911 au 12 novembre 1923. Henri Cambon et Sylvie Bourel, Conservatrice du Fonds Rolland à la BnF ont eu l'aimable attention de nous signaler ce don. Dans les « Carnets de Paul Tuffrau » (rassemblés par Françoise Cambon, la fille de Paul Tuffrau), Henri Cambon a choisi pour les Cahiers de Brèves, des extraits qui nous font découvrir un Romain Rolland inattendu, mais aussi attentif à conseiller le jeune normalien qui vient lui rendre visite. Trois lettres inédites de Romain Rolland à Paul Tuffrau complètent ce document.

Paul Tuffrau n'avait que 23 ans lorsqu'il vint voir Romain Rolland. Il avait pris pour prétexte d'apporter à l'ancien normalien une invitation au bal annuel de l'École Normale supérieure. En réalité, il souhaitait lui parler.

Après une scolarité brillante au lycée de Bordeaux, ville où il était né, Paul Tuffrau était venu à Paris poursuivre ses études. Inscrit en khâgne au lycée Louis-le-Grand, il fut reçu en 1907 au concours d'entrée à l'École Normale supérieure, où en fait il n'entrera qu'en 1908, après sa première année de service militaire. Ces années passées à l'École Normale sont pour lui des années foisonnantes, du fait de ses études et de ses lectures, et par les contacts et les longues causeries qu'il a avec plusieurs de ses camarades : des normaliens, tels que le philosophe Jean Wahl (1888-1974), André Ruplinger (1889-1914), qui écrira une intéressante étude sur l'esprit philosophique au XVIII^e siècle à Lyon¹, avant d'être tué dès le début de la Première guerre mondiale, ou bien René Bichet (1887-1912), le "petit B." d'Alain-Fournier et Jacques Rivière, mais également, en dehors de l'École, Bernard Marcotte (1887-1927), poète et conteur originaire des Ardennes, qu'il a connu en khâgne, ou le sculpteur

André Juin (1885-1978)... Ce sont aussi pour lui des années de réflexion, sur lui-même, et sur ce qu'il veut faire de sa vie, sur le plan moral, comme sur le plan intellectuel. Il a déjà commencé à écrire : des nouvelles, qu'il a rapportées du Pays Basque, où il aimait aller depuis sa Gironde natale², et il agite différents projets, à partir de sa propre vie, ou d'événements historiques.

C'est dans ce contexte qu'il souhaite approcher Romain Rolland, un des écrivains qui l'attirent, comme aussi Charles Péguy, ou Tolstoï...

« Aujourd'hui, à la [Bibliothèque] Natio[nale].., incapable de travailler Fontenelle. Je lis La Mort d'Ivan Ilitch, de Tolstoï, puissante et effrayante œuvre. Et du Romain Rolland, qui me retrempe. La fin de La Foire sur la Place est si belle ! Je suis plein du sentiment de ces livres ; ils rentrent en moi comme de l'eau, je n'y résiste pas, et je me sens soulevé par eux. »,
note-t-il le 17 janvier 1911.

La grande confiance mise par Paul Tuffrau en Romain Rolland est évidente lors de sa première visite, qui eut lieu le 19 janvier 1911, et dont il fait le récit dans ses "carnets", qui réalisent, et cela depuis 1910, un véritable "journal", qu'il poursuivra jusqu'en 1925. Il lui parle même de façon très intime. Cette confiance est nourrie de la lecture qu'il a faite de *Jean-Christophe*, et de leur amour commun des écrivains russes.

Quant à Romain Rolland, il a manifestement été intéressé par ce jeune homme, à la fois enthousiaste et incertain sur lui-même et sur son avenir. Peut-être d'ailleurs retrouvait-il en lui les questionnements et les hésitations qu'il avait eus à son âge : c'était avant qu'il arrive à un certain équilibre, équilibre qui lui permet dès lors d'inciter son interlocuteur à plus d'assurance, qualité que ce dernier acquerra peu à peu, avec les années et face aux défis de la vie... Une certaine connivence se crée, qu'on sent dans le récit de Paul Tuffrau, et dans les lettres de Romain Rolland : car une correspondance s'établit entre eux,

1. *Un représentant provincial de l'esprit philosophique au XVIII^e siècle en France, Charles Bordes, Membre de l'Académie de Lyon (1711-1781)*, Lyon, A. Rey, 1915.

2. Une de ces nouvelles basques parut sous le titre « La vertu de l'Aulne, légende Basque » dans la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, de janvier-mars 1920 et l'ensemble en un volume, *Anatcho*, en 1999 chez Atlantica.

riche, mais qui semble bien s'être interrompue en 1923³.

Entre temps, Paul Tuffrau est devenu agrégé de lettres (en 1911), s'est marié, en 1912, avec Andrée Lavieille⁴, artiste-peintre issue d'une famille de peintres, et, malgré les quelques réticences qu'il avait pu avoir, a commencé une carrière d'enseignant : celle-ci le conduira des lycées de Vendôme et de Chartres, aux lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand à Paris, où il professe en khâgne, et à l'École Polytechnique (chaire d'histoire et de littérature), étant partout aimé de ses élèves, en raison de l'attention qu'il leur portait, de la rigueur de son travail et de la clarté de ses exposés.

Parallèlement, il continuera à écrire : renouvellement de textes du Moyen âge (*La légende de Guillaume d'Orange*⁵, *Raoul de Cambrai*, *Les lais de Marie de France*, etc.), écrits sur la guerre de 1914 (*Carnet d'un combattant*, *Nos jours de gloire. De la Moselle à la Sarre en 1918*), ou sur l'École Polytechnique, publication de l'œuvre de Georges Pancol, poète bordelais tué sur le front en 1915, qu'il avait connu au lycée de Bordeaux, ou de poèmes de Verlaine, collaboration à l'*Histoire de la littérature française* de Gustave Lanson... Une œuvre diverse, correspondant aux nombreux centres d'intérêt de cet homme de lettres et humaniste⁶... Une œuvre que Paul Tuffrau eût voulu plus complète, ce qu'il ne put faire compte tenu de ses lourdes tâches d'enseignement, et de l'irruption des deux guerres mondiales...

Cependant, l'état d'esprit de Paul Tuffrau a un peu changé lorsqu'il a revu Romain Rolland le 13 novembre de la même année 1911 : il est alors plus réservé. Paul Tuffrau était très "classique", même s'il avait un esprit très ouvert, et on sent, dans ce qu'il rapporte de cette nouvelle rencontre, une certaine irritation de sa part devant un Romain Rolland qui lui paraît un peu provocant (« À lire les classiques, dit-il, vous manquez le train... [...] Quelqu'un qui aujourd'hui écrirait comme Beethoven ne serait pas compris. »...), et trop à l'affût de nouveaux courants, notamment littéraires, et qui même est, par moments, contradictoire... Il pressent là ce qui sera un des drames de Romain Rolland, son oscillation entre son attirance pour les « problèmes essentiels », ce en quoi Paul Tuffrau le rejoignait, et un certain activisme qui, s'il a été particulièrement adapté et utile dans certains cas, a pu en revanche, dans d'autres

cas, le conduire à se fourvoyer...

Ce hiatus, il est probable qu'il va être agrandi par la différence d'attitude de l'un et l'autre lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Paul Tuffrau a tout de suite été plongé dans le conflit, auquel il a participé avec toute sa foi, non pas qu'il ait été militariste, mais parce qu'il sentait que son devoir était là, et qu'il avait à défendre la patrie menacée ; il y avait probablement aussi chez lui de l'esprit du chevalier du Moyen âge, ce Moyen âge auquel il était très attaché. Ainsi écrivait-il dans un des articles portant sur la vie dans les tranchées qu'il a envoyés régulièrement durant le conflit au quotidien *Le Journal* : « Je suis un anneau de la chaîne frémissante qui barre l'accès de la France et protège son repos ; de ma vigilance dépend la solidité de la chaîne entière. N'est-ce pas, camarades qui montez comme moi cette garde épique et qui connaissez aussi, aux heures les plus imprévues, cet afflux subit de forces ardentes, qu'il s'y mêle toujours de l'orgueil ? »⁷

Romain Rolland, plus âgé et non mobilisé, s'est situé sur un plan complètement différent. Horrifié devant le déclenchement de ce cataclysme, il a voulu, se plaçant « au-dessus de la mêlée » rappeler à tous les valeurs de l'humanité...

Après-guerre, Paul Tuffrau est replongé dans la vie active, mais rapidement il ressent une certaine désillusion : « Nos jours de gloire ! – Les avons-nous vraiment vécus ? Ils nous apparaissent sur le plan du rêve, tant la vie depuis s'est faite unie et grise, sans enthousiasme et sans grandeur. Pourtant nulle réalité n'a de poids au prix de ces jours rapides qui ont renversé le cours de l'histoire. C'est alors que nous vivions. Aujourd'hui nous continuons, par habitude. »⁸ Romain Rolland, lui, poursuivant son combat pour la paix, et son rêve d'un monde réconcilié, est de plus en plus pris dans un réseau de relations internationales, et se rapproche du communisme. Les voies divergent, ce que constate Romain Rolland dans sa lettre du 12 novembre 1923 : « [...] nous sommes loin l'un de l'autre. »

Il n'empêche que cette relation entre Paul Tuffrau et Romain Rolland – outre le fait qu'elle donne un éclairage complémentaire sur certains aspects de l'attitude humaine et de la pensée de Romain Rolland –, est, au-delà du cas personnel, intéressante pour mieux comprendre cette époque du premier quart du XX^e siècle, et ce milieu de normaliens, d'agrégatifs, et d'intellectuels...

3. Les lettres écrites par Romain Rolland se trouvent désormais dans le Fonds Romain Rolland de la Bibliothèque Nationale de France (Département des Manuscrits), en dehors d'une lettre vendue à l'hôtel Drouot par Gros et Delettrez le 25 mars 2009 dans un lot de six lettres de Romain Rolland. Quant aux lettres de Paul Tuffrau, elles n'ont pas, pour l'instant, été retrouvées.

4. Site : andree-lavieille.blogspot.fr.

5. Alain Corbellari. *L'adaptation de la geste de Guillaume par Paul Tuffrau ou de l'influence de Joseph Bédier sur la collection des "épopées et légendes" des éditions Piazza*. In : *Réception du Moyen Âge dans la culture moderne* (éd. par D. Buschinger), *Médiévales*, 23, Presses du Centre d'Études médiévales, Université de Picardie, Amiens, 2002.

6. Henriette Arasse : *Paul Tuffrau, 1^{er} mai 1887 – 16 mai 1973*. « Extrait de l'Annuaire des Anciens Elèves de l'École Normale Supérieure », 1974, Paris. Voir également l'article consacré à Paul Tuffrau sur Wikipédia, créé par Françoise Cambon et Henri Cambon.

7. *Un poste d'écoute dans les bois* (*Le Journal*, 24 février 1916). L'ensemble des articles a été publié dans deux volumes, l'un paru en 1917, *Carnet d'un combattant*, l'autre en 2014, *Autres récits de la Grande Guerre*.

8. *Nos jours de gloire. De la Moselle à la Sarre en 1918*, Cahiers de la Quinzaine, 1928.

Première visite de Paul Tuffrau à Romain Rolland, le 19 janvier 1911 (carnets de Paul Tuffrau)

avril 2015

Un grand jour pour moi. Je suis allé ce soir, à 5 heures et demie, chez R. Rolland.

Dans le couloir, sortant de la chambre de son fils¹⁰, Mme Rolland, enveloppée dans un plaid. Il me reçoit, bras en écharpe¹¹, devant une petite table où s'amoncellent des papiers. M'invite à m'asseoir près du feu. Grand front, figure douce, yeux très directs et très perçants.

Quelques mots sur le bal, la conversation tombe un peu. Marquée d'un ou deux silences. Alors je lui dis que ma visite avait un autre but, pas officiel, – il s'installe en souriant pour mieux écouter, – c'était simplement de le remercier d'exprimer des idées, qui à quelques amis et moi étaient chères. – S'incline. "Je suis très heureux de cela." – "C'est quelque chose dont j'ai trop souffert pour ne pas le dire... Nous sommes quelques-uns que l'art d'aujourd'hui en France ne satisfait pas, et que toute cette littérature "artiste" repousse, qui n'en avons que du mépris. – Exprimez-le. – Mais nous ne pouvons pas. – C'est là l'erreur, on peut toujours autour de soi, en parlant, en écrivant. Il faudrait que chacun mène le même combat, que l'on se sente les coudes. Pour moi, si jamais vous avez besoin de moi, venez me voir, écrivez moi..."

Il a écouté tout ce que je lui ai dit au début, presque sans m'interrompre, en me regardant. Alors je lui ai dit tout, comment je m'étais détaché du catholicisme, par puérité, comment je ne peux pas y retourner, et comment je sens ma vie flottante, sans rien de solide pour la supporter, comment je me défie des principes, parce que j'en ai vécu plusieurs successivement, comment j'ai peur d'être un dilettante du sentiment, chose dont j'aurais horreur.

"Mais non, ces enthousiasmes successifs dont vous me parlez, et dont les objets apparemment étaient contradictoires, ont un fond commun. Au fond, ils tendent tous à la même chose, et c'est ce que je voudrais montrer dans quelque chose que je ferai paraître bientôt. – Oui, ils sont identiques dans la forme... – Dans le fond aussi.

Parlons de Tolstoï. Je lui dis, (et maintenant je sens qu'il me suit avec sympathie et ardeur) ce qu'il est pour moi : la plus grande âme du siècle. "Justement, pendant ma convalescence, je fais une étude

sur lui¹². À sa mort, j'ai éprouvé l'impression qu'on a à la mort d'un être cher, celle de ne l'avoir pas assez aimé. J'aurais dû aller à Yasnaïa-Poliana." Il s'échauffe, me lit quelques lettres de Tolstoï, admirables, me montre une photo admirable aussi. "Avez-vous lu "Que nous faut-il faire ?"¹³ ? Oh ! lisez-le, c'est le plus beau de ses ouvrages théoriques. Il y a sur l'artiste quelques pages d'un mysticisme douloureux magnifique... Pauvre homme ! Avez-vous lu toutes les horreurs qu'on a écrites sur sa mort ? – Non, je m'en suis gardé. – Oh, il y avait un article de Brandes à faire pleurer.

Vous avez sans doute lu le cahier de l'Union pour la vérité sur Tolstoï¹⁴ ? me dit-il. – Oui, il y avait une lettre d'un élève de l'École (Borrell)¹⁵... – Oui, je l'ai lue, elle m'a déplu, il y avait dedans deux ou trois mots qui m'ont gelé."

Je reviens sur Tolstoï et je dis combien m'exaspère le rapprochement avec Sand. Il se soulève avec bonheur, et toute sa figure s'éclaire : "Ah ! vous aussi ! c'est une des plus ineptes choses qu'on puisse dire... Et il y a dans Tolstoï deux ou trois mots sanglants contre elle... Je vous les retrouverai, si cela peut vous intéresser. Je ne l'aime guère, G. S., pour ma part.

...Tout de même, nous remontons. Si vous aviez vu, en 1880. C'est là que ce fut le plus bas. Tenez, c'est de cette date que sont, dans Tolstoï, les morceaux plus terribles : la Mort d'Ivan Ilitch... Les suicides alors ne se comptaient pas. Mais aujourd'hui, nous sommes bcp plus haut. Je sens que nous montons toujours.

... Les années qui viennent, à la sortie de l'École, sont les plus terribles. C'est là qu'il ne faut pas s'endormir, se laisser aller. Prenez-y garde. – Oh ! je suis sûr de résister. Il y a trop longtemps que je me sens tourmenté, et je le suis de plus en plus, pour m'endormir."

Je lui parle pêle-mêle, avec [un] abandon entier, de la vie à l'École ("Moi, dit-il, j'avais la musique pendant les récréations, et puis Suarès¹⁶"), de mes deux amis, Ruplinger, Marcotte, une force celui-là... Il s'y intéresse, me demande ce qu'il fait, s'il aurait envie de publier actuellement, si l'on ne pourrait pas faire quelque chose... "Ce doit être heureux pour vous d'avoir un ami comme celui-là..."

10. Romain Rolland habite à ce moment chez ses parents, 29 avenue de l'Observatoire.

11. Romain Rolland avait été renversé par une voiture le 25 octobre 1910, d'où une fracture du bras gauche. (Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Albin Michel, 2002, p. 146).

12. *Vie de Tolstoï* paraîtra dans la *Revue de Paris* de février à avril 1911 (*Ibid.*, p. 146).

13. *Que devons-nous faire ?* (1884-1885).

14. *Correspondance 1910-1911*. N° 4, 1^{er} janvier 1911 (Union pour la vérité, Paris) : *Documents sur les derniers jours de Tolstoï* (p. 205-236).

15. « Une lettre sur Tolstoï », de Philippe Borrell (*Ibid.*, p. 260-263). Philippe Borrell était normalien, promotion 1909.

16. Romain Rolland et André Suarès ont été tous deux reçus en 1886 au concours d'entrée à l'École Normale supérieure.

Causons de Suarès, qui “a, dit-il, parmi des éclats à la Hugo, des pensées admirables... Il y a autre chose par endroits chez lui que le verbe romantique”, – de la Nouvelle Revue Française, “la plus forte des chapelles contemporaines, où il y a des artistes, mais seulement cela. Dans *La Porte Étroite*, il y a quelque chose, mais elle est vraiment trop étroite, cette porte. C’est petit”... – Je complète sa pensée, et il approuve de la tête, en disant que ça manque de sous-jacent, de profondeur, de vie sourde...

Pour Claudel, lui non plus ne peut l’aimer entièrement. Pourtant il y a là quelque chose qui l’intéresse : il le quitte, il le reprend.

Il me demande brusquement : “Et vous ? Écrivez-vous ?” Je réponds que la littérature me calme en effet, mais qu’elle est pour moi secondaire, et que le problème moral passe avant tout, pour moi.

Je lui dis qu’autour de moi, il y avait plusieurs jeunes gens qui pensaient aussi que la littérature russe pouvait nous donner ce dont les Français, trop

techniciens, manquaient... – Il me coupe : “Le premier peuple du monde pour l’art, pour le métier... Mais que ce que vous dites là me fait du bien ! Il me semblait qu’on les oubliait un peu, les Russes, qu’on les lisait moins... De nos jours, il faut être Européen...”

Je me lève (il est 6 heures et demie), et le prie d’excuser ma franchise, qui vient de ce que je le connais moi, tandis que lui m’ignore. Il me répond qu’il m’en remercie et qu’il m’en sait bcp de gré. “C’était tellement imprévu”, me dit-il. Il m’invite encore une fois à écrire ou venir lui causer... Dans la rue, je suis plein de sa causerie, et j’arrive à l’École sans savoir comment. Déjà ! “Quel bonheur ! Quel bonheur !” Voilà tout ce que je me dis.

À table, Ruplinger me demande : “Eh bien, tu l’as vu ? – Oui, mais j’aime mieux ne t’en parler que demain.” Et pendant tout le dîner, je pense à ce que nous avons dit.

Deuxième visite de Paul Tuffrau à Romain Rolland, le 13 novembre 1911 (carnets de Paul Tuffrau)

Je suis allé chez R. Rolland. Il m’a reçu chez lui, 162, B^d du Montparnasse, dans un cabinet plein de livres, enveloppé d’une houppelande beige, près d’un grand feu. Cherchons un sujet de conversation : Marcotte. Il m’interrompt : “Et vous ?” – Je lui dis que je ne fais rien, que je cherche les problèmes moraux qui doivent se poser, que je suis curieux d’évolutions morales, que j’ai lu du Barrès qui m’a dépit. En quoi il m’approuve : “Je le crois, dit-il, plus intelligent que ses livres.” Il ajoute : “Ce n’est pas dans les livres que vous trouverez ces problèmes. Rentrez dans la vie. Regardez autour de vous. Vous voulez lire Ibsen ? Mais Ibsen est déjà vieux de 20 ans !” J’ai tout de suite, devant cette phrase, senti qu’il y avait et qu’il y aurait malentendu entre nous : lui s’intéressant, malgré son Christophe, aux rapports, aux relations sociales interindividuelles, passagères et changeantes, plutôt qu’à la formation de l’individu et aux problèmes essentiels, ce qui m’importe d’abord. De quelle utilité serais-je pour les autres, si je ne suis pas d’abord sûr de moi-même ? – Nous parlons du dernier Péguy (le Porche... de la 2^e vertu¹⁷), et je lui dis qu’une des raisons attractives de cet homme, c’était sa sérénité et sa certitude. – “Oh que non, dit-il, personne n’est plus travaillé par le doute que lui. Oh, il y aura encore bien des changements, des transformations... S’il a l’air d’affirmer,

c’est simplement parce qu’on est content quand on a fait une belle chose. Et, ça c’est une grande œuvre, très grande : une création. – Pourtant il a l’air tout à fait soumis, orthodoxe, catholique... – Oui, mais à condition d’être pape. Vous verrez, si son livre est mis à l’Index... – Vous croyez ? – Et ça ne tarderait pas, je vous réponds...”

Il cause avec figure immobile, qui tout à coup s’éclaire d’un sourire d’une seconde, montrant les dents, – sourire qui se fige aussitôt et s’efface, comme s’il était déconcerté d’avoir souri, comme s’il avait peur...

“Vivez, voyez le plus possible. Les caractères sont si divers, surtout quand l’influence des professions s’y ajoute. J’ai vu cet après-midi une femme bien curieuse, une sténodactylographe, fille d’ouvrier, qui écrit des romans sur ce milieu, comme jamais je n’en ai lu. On sent tellement que cette fois-ci, cela vient d’une expérience vécue et non d’observation extérieure... Suzanne Boidève¹⁸... Vous n’avez rien lu d’elle ? – Non. – C’est déjà si difficile de comprendre une femme. Et quand c’est une femme du peuple ! oh alors !...” Il fait un geste lassé.

“Songez comme les conditions matérielles mêmes importent : dans une seule chambre, le père, la mère, les enfants de tout sexe. Impossibilité de s’isoler...”

17. « Le Porche du Mystère de la deuxième vertu » est paru dans les *Cahiers de la Quinzaine* en septembre 1911 (Treizième série, numéro 4).

18. Il s’agit en fait de Simone Boidève (cf. *La Pensée et l’Action*. Bernard Duchatelet p. 351-355, UBO et Centre d’Etudes des Correspondances des XIX et XXe siècles, Brest, 1997 et « Romain Rolland et Marguerite Audoux. Pages inédites du Journal de Romain Rolland », présentées par Bernard Duchatelet, *Cahiers de Brèves*, n° 34, 2014, p. 12-17). Romain Rolland mentionne dans son Journal (inédit) la visite que Simone Boidève lui a rendue.

Je lui dis franchement ce que j'aime dans son J. Christophe (les passages simplement vivants), – et ce que je conteste un peu (les controverses). – “C'est votre droit, mais songez qu'il y a d'autres publics que vous. Et que je m'adresse à tous. Il faut aussi songer à ceux qui souffrent et luttent, dont toutes les minutes sont âpres. À ceux-là, ces conseils font du bien. *La Foire sur la Place* a relevé bien des gens tombés.”

Là-dessus, Péguy arrive. Il nous présente, et lui dit que je lui parlais de son “Espérance” avec “admiration et amour”. Et l'autre, en me serrant la main, et en détournant la tête : “Vous êtes bien gentil d'avoir de l'amitié pour cette chose-là... Bien gentil... – C'est plus que de l'amitié, lui dis-je, c'est de l'admiration. C'est un livre qui porte... – Ah, vous trouvez, vous croyez ? dit-il en me regardant. Oui, je crois en effet que ça pénètre assez avant...” Et se tournant vers R. Rolland : “Les ennemis l'ont bien senti, oui. Ils ne disent rien, ils se taisent.” Toujours la Grande Cabale, comme Rousseau. Petit homme vif, très actif, très remuant, parlant vite. Il cause de typographie, de brochage, d'imprimeurs..., et s'en va, après m'avoir chaleureusement serré la main.

Je lis à R. Rolland une lettre de Marcotte, reçue Samedi. Il m'arrête sur un mot : “peur de la mort”¹⁹. – “Ce qui me frappe, dit-il, c'est que, sauf quelques exceptions, cette génération-ci n'a pas peur de la mort, comme la nôtre. – C'est vrai, nous n'y songeons guère. Pourquoi ? – Oh, je vois bien les raisons. C'est toujours la même chose. Je reprends mon image de la vague : nous remontons. De mon temps, c'était le calme plat... Partout on remonte. Vous êtes d'une génération qui veut être héroïque. Nous, nous ne voulions pas. Oh, les jeunes gens d'aujourd'hui verront de grandes choses ; et ils en feront...”

Je lui lis des vers de Marcotte (Fierté, Vierges des Églises de France, Devant les Collines, Crépuscule²⁰). Quand j'ai terminé, il me demande si Marcotte lit des vers libres : “Très peu”. Et je lui dis pourquoi²¹. “Vous avez tort, me dit-il. Vous devriez lire les jeunes. Les vers de votre ami sont pleins de belles choses, mais cette musique endort. J'ai regretté cette hypnose dans le Chant d'Orphée : sujet immense, que d'autres, de nos jours, eussent mieux traité, avec plus d'éclat rythmique, et plus d'images, ce qui était nécessaire (?). – Mais je crois qu'il est préférable, lui dis-je, de lire les classiques, ceux qui

peuvent vous être une nourriture... – À lire les classiques, dit-il, vous manquez le train... Il y a actuellement un mouvement intéressant qu'il vous faudrait connaître. – Ça, c'est autre chose : il peut y avoir un mouvement significatif, mais qu'importe ? Ce sont les œuvres qui comptent seules, et elles manquent. Il ne faut pas confondre l'intérêt qu'une époque offre à l'intelligence et la nourriture qu'elle offre à la sensibilité... – Mais il y a des œuvres, actuellement, même chez les médiocres. Car la force du courant est telle qu'elle les soulève. Et ce qu'ils font est d'autant plus intéressant.” (Toujours la même confusion).

Je lui demande de me citer des grands noms contemporains. “Mais, dit-il, Duhamel, Vielé-Griffin... Voilà ceux qu'il vous faut connaître, plutôt qu'un grand bonhomme, qui date de 20 ans.” (C'est à Barrès ou Ibsen, qu'il songe). “Pour qu'une œuvre soit comprise, il faut qu'elle soit dans la clef de l'époque. Quelqu'un qui aujourd'hui écrirait comme Beethoven ne serait pas compris.” Et d'où vient qu'on joue toujours B. ? Tout cela me semble archifaux, mais je n'ai pas le temps de le lui dire.

“Vivez hors de vous, dit-il en me reconduisant. Ce que vous me dites faire actuellement, vous dégager, vous définir, n'est qu'un travail préparatoire, sur lequel il faut passer vite... Car le temps passe vite aussi... Je ne vous conseille pas la prudence.”

Il m'apparaît comme trop préoccupé de comprendre les nouveaux courants, de se tenir au courant des modifications de la sensibilité collective. “Tout change si vite, m'a-t-il dit. J'ai voyagé pendant 8 mois cette année, et au retour, voilà, tout Paris est changé : il y a un nouveau courant, qu'il faut connaître...” Est-ce important ? Les grands problèmes de l'humanité sont éternels et autrement profonds. Et c'est quand il étudie ceux-là dans son œuvre, qu'il m'intéresse. Mais actuellement, homme de 40 ans, il fait effort pour ne pas s'arrêter, pour continuer à comprendre, – ce qui peut-être est impossible. Et il y a un contraste frappant entre cette attitude qu'il recommande, et certains conseils qu'il donne dans la 1^{ère} partie du *Buisson Ardent*, – certaines phrases même qu'il a laissé échapper : “Il ne faut être d'aucun parti, simplement des hommes”, c'est-à-dire développer en soi la valeur humaine et non la valeur sociale, – il me semble.

À l'École, j'ai causé de tout cela à Ruplinger. Il pense comme moi, tout à fait.

19. Dans cette lettre (inédite), datée du 8 novembre, Bernard Marcotte parlait de Maurice Barrès (« Je crois en effet que Barrès est fort mal choisi comme guide moral. »), et des problèmes moraux (« Ce peut être une de ces grandes inquiétudes humaines qui nous traversent (la mort, Dieu, l'infini, l'éternité), elles se ramènent toutes, je crois, à la crainte de la mort, à la volonté de ne pas mourir, à l'effort pour être infini, éternel [...] »). Lui-même ne cachait pas sa prédilection pour ceux « qui aiment la vie, qui la célèbrent avec joie [...] ».

20. Le poème “Devant les collines” a dû être détruit par Bernard Marcotte, comme il lui arrivait de le faire, lorsque, a posteriori, il lui arrivait de ne plus être satisfait de ce qu'il avait écrit ; les autres, dont “Le chant d'Orphée” que Romain Rolland cite juste après, sont inclus dans le recueil *Poèmes*, publié en 2013 (Publibook), “Fierté” sous le titre “Autre portrait”, et “Vierges des Églises de France” sous le titre “Vierges de France”.

21. Bernard Marcotte était opposé au vers libre. Ainsi, dans une lettre (inédite) adressée à Paul Truffau le 15 novembre 1911, probablement après que celui-ci lui ait fait part de sa conversation avec Romain Rolland, il défend « la forme qui a ses règles éternelles, ses lois d'unité et de diversité, d'équilibre, de monotonie, de retour du même (tu sais ce que je veux dire, une colonnade, une suite d'alexandrins) », ajoutant : « Je ne m'entendrai jamais avec Romain Rolland sur ce terrain du vers libre [...] ». Dans la revue littéraire *l'Oeil Bleu*, Paris, n°11, fév.2010, p. 13-33, publication d'une biographie de Bernard Marcotte par Paul Truffau (1934)

*Lettre de Romain Rolland à Paul Tuffrau, datée du 27 mars 1911*²²

Rome²³

Cher Monsieur,

Merci de votre bonne lettre. Je comprends votre dégoût du travail d'examens et même de toute la discipline intellectuelle de nos Universités. J'en ai cruellement souffert, moi aussi. Nous traversons une période de malaise général, une crise de transformation de toute la vieille civilisation d'Occident. Elle se fait sentir dans tous les ordres de choses : questions sociales, morales, artistiques, éducatives. Naturellement, ces dernières nous touchent de plus près que la plupart des gens. Les méthodes actuelles de l'Université ont leurs bons côtés, leur force ; mais appliquées par des hommes pauvres de vie et maniaques d'idées, elles deviennent un fléau. Je vous engage pourtant à ne pas vous décourager : car dans tous les ordres de choses, en ce moment, on a besoin d'hommes qui soient mécontents, comme vous, qui souffrent, comme vous, non pas d'une façon stérile, en se bornant à des plaintes vaines, mais en réagissant.

Quand vous aurez le temps, plus tard, (bientôt, j'espère)²⁴, de regarder autour de vous, en Europe, vous serez frappé de voir les efforts, les essais audacieux, qui se font de tous côtés pour briser l'épaisse muraille de conventions morales et de préjugés intellectuels, où l'humanité étouffe, – pour tâcher de recréer un homme nouveau. Presque tous ces libérateurs s'ignorent les uns les autres : ce qui montre la force du courant qui les porte, car, sans se donner le mot, ils travaillent à la même œuvre, par des moyens analogues.

J'ai, dans ces dernières semaines, fait la connaissance de l'un d'eux, – d'une femme, dont j'avais beaucoup entendu parler, et qui applique, à Rome, un système de pédagogie révolutionnaire et génial, M^{me} Maria Montessori. – En général, les questions pédagogiques ne m'attirent guère : car elles sont traitées d'une façon abstraite et sèche ; on impose à l'enfant des cadres tout faits et des principes morts : cette oppression de la jeune vie qui s'éveille me répugne et me révolte. Mais il s'agit, cette fois, non d'un asservissement, mais d'un affranchissement. Tout le système de M^{me} Montessori consiste à offrir aux enfants les moyens et le stimulant nécessaire pour qu'ils puissent développer d'eux-mêmes leurs facultés latentes, leurs énergies morales et physiques, et s'épanouir librement. J'ai visité certaines de ces écoles : les résultats, obtenus en quelques mois, sont surprenants. Une quarantaine d'enfants du peuple, de trois à huit ans, assis à de petites tables, travaillent (jouent) chacun, isolément, à un travail (à un jeu) différent. L'un apprend à distinguer les dimensions de cubes en bois de toute taille, – un autre à distinguer leur poids, – un autre, les yeux bandés, à distinguer au toucher des étoffes, – un autre, une gamme de nuances extrêmement fine. D'autres passent leurs doigts sur des figures géométriques ou des lettres, gravées en creux, et apprennent ainsi, sans s'en douter, à faire tous les mouvements de la main nécessaires pour écrire. Parfois, la maîtresse écrit sur le tableau : "Silenzio !" Ils s'appliquent à garder un silence absolu. Alors, se tenant à quelques pas derrière eux, (sans qu'ils puissent se retourner pour la voir), la maîtresse les appelle un à un, par leur nom, tout bas, si bas, que moi qui ai l'oreille bonne je ne distingue rien. Pas un de ces enfants ne se trompe ; pas un qui ne vienne, sans un mot, sur la pointe des pieds, aussitôt qu'on murmure son nom. Une éducation excellente pour affiner les sens, pour rendre le corps et l'esprit intelligent et adroit. Ce ne sont là que quelques types d'exercices : il y en a beaucoup

22. Cette lettre a été recopiée par Romain Rolland dans son Journal (inédit) NAF26550 MF17331: « À propos de la méthode Montessori, (lettre à Tuffrau 27 mars). "Je comprends votre dégoût du travail d'examen [...] l'occasion ne manque point". » A rapprocher d'une lettre à Sofia Bertolini du 31 mars 1911, p. 95-96 « Chère Sofia » *Cahiers Romain Rolland* 10, Ed. Albin Michel, Paris 1959

23. Romain Rolland était invité chez Sofia et Piero Bertolini, restant chez eux du 24 février au 29 mars 1911 (B. Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, op. cit. p. 146).

24. Paul Tuffrau préparait le concours d'agrégation de lettres, qu'il passa, avec succès, l'été suivant.

d'autres, d'un caractère moins esthétique et plus pratique. Mais le principe est toujours le libre développement de toutes les richesses de l'être : on tâche de faire rendre à chaque individu (sans contrainte) le maximum de ses puissances cachées, qui dans l'état actuel restent ensevelies. – Je n'ai pas besoin de dire que je vois certains défauts du système, certains dangers de ses conséquences, et que je les ai signalés à M^{me} Montessori ; mais je vois aussi les résultats acquis, et qu'une telle méthode, si elle était largement appliquée, pourrait produire une véritable révolution humaine. Notre éducation actuelle, – et, d'une façon générale, – toute notre civilisation européenne est un habit devenu trop étroit, nous n'y pouvons plus tenir. Chacun de nous en souffre, – l'un davantage au col, l'autre aux coudes, l'autre aux épaules. Il faudra bien que nous arrachions, une bonne fois, le vieil habit qui craque sur toutes les coutures, et que nous en mettions un autre, mieux fait à notre taille.

Il y a deux moments de l'évolution humaine, qui se reproduisent périodiquement, et qui sont également beaux : les âges classiques, où l'on jouit avec un jeune appétit et des sens non blasés de la plénitude de la vie amassée, – et les âges héroïques, où se forgent les âges classiques. Je suis certain que nous sommes dans un âge héroïque. C'est tant pis pour les âmes douces, tendres, paisibles. Mais à celles qui ont des énergies à dépenser, l'occasion ne manque point.

Pardonnez-moi de vous avoir parlé trop longuement de ces essais de pédagogie enfantine. Ce n'est là qu'un exemple très modeste (que j'avais sous les yeux) des efforts actuels vers une renaissance de la sensibilité artistique et vitale, en réaction contre l'aride intellectualisme d'aujourd'hui (ou plutôt, d'hier).

Veuillez croire, cher Monsieur, à ma cordiale sympathie.

Romain Rolland

Je quitte Rome, Mercredi. Pour une dizaine de jours, mon adresse est : aux soins de l'Institut français de Florence, 2 piazza Manin, Florence.

Pourquoi ne pas faire choix de Verlaine, pour votre thèse ? C'est un beau sujet, qui touche à certaines des questions les plus vivantes de l'art.

Lettre de Romain Rolland à Paul Tuffrau, datée du 25 avril 1911

Acqui (Italie), hôtel des Nouveaux Thermes²⁵

Mon cher ami

Je ne veux vous écrire qu'un mot.

Vous dites : "À quoi bon parler ? À quoi bon exprimer son mépris de ce qu'on méprise ? Il vaut mieux se recueillir en soi, écrire son œuvre, et laisser faire au temps."

Oui, s'il ne s'agit que de vous et de votre art. – Mais trouvez-vous que cela suffise ? Chacun de ceux qui ont une force en eux la doit aux autres, à ceux qui sont faibles. Vous ne savez pas le pouvoir d'une ardente conviction. Penser tout bas des choses belles et pures, – on n'a pas besoin de vous pour cela, il y a des milliers de gens qui le font aussi bien que vous. Mais les penser tout haut, c'est arracher les chaînes qui les lient, c'est les ressusciter. – Je ne suis qu'un bien faible exemple ; mais d'avoir écrit simplement ce que je pensais, j'ai vu tant de mains saisir la mienne, tant de gens inconnus me dire : "Ainsi, ainsi, c'est vrai ? Je n'avais pas tort de penser ainsi ? Je n'étais pas seul ? Je puis continuer à lutter ? Je n'ai pas perdu ma vie ?" – Ce que j'ai fait, chacun de vous peut le faire. Et s'il peut le faire, il doit le faire.

Vous êtes là à espérer une révolution, un miracle, à attendre des sauveurs. Faites-le

25. Romain Rolland était venu là pour une cure, « espérant achever la guérison de sa fracture » (*Ibid.*, p. 147).

donc, ce miracle. Soyez-les, ces sauveurs. Chacun dans son milieu. Chacun selon ses moyens. – Vous me faites rire, quand vous parlez de la décadence française, et que vous vantez le siècle de Périclès ! J’aurais bien voulu vous y voir, au siècle de Périclès ! J’aime autant être au nôtre. Je le crois aussi grand. Le cap que nous passons n’est pas plus périlleux que celui que nous avons victorieusement passé, à la fin du XVI^e (et même du XVIII^e) siècle ; et nous avons de bien plus puissantes forces et plus neuves en réserve. Mais rendez-vous donc compte que si le monde craque, en ce moment, c’est sous la poussée de ces forces nouvelles ! Vous ne regardez que ce qui meurt, et vous ne regardez pas ce qui naît. Laissez les morts, ne vous enterrez pas avec eux. Le monde n’a pas envie de mourir. Votre découragement et celui de vos amis ne prouve qu’une chose : le mal que vous a fait – (comme à moi naguère) – l’éducation universitaire, l’asphyxie lente de ces dix à quinze ans de lycées et d’Écoles. On ne reste pas impunément pendant des années dans une maison close et surchauffée. Mais, vous savez, l’air ne manque pas, dehors.

Bon courage. Puisqu’il faut accepter les nécessités de la vie, puisque vous avez tant fait que d’arriver à la veille de votre agrégation, passez-la le mieux possible. Ensuite, on verra bien. Il y a toujours moyen de faire œuvre bonne et utile. Et si l’on a vraiment une œuvre à faire, il y a toujours moyen de la faire.

Bien cordialement à vous

Romain Rolland

Vous me citez Diderot, invoquant une révolution. Qui donc l’a faite, cette révolution ? N’est-ce pas un peu Diderot ? – Vous me citez Diderot, appelant, attendant “des gens passionnés”. Et il vivait au temps de Rousseau, de Gluck, – de Diderot !

Ne m’en veuillez pas de ma brusquerie – Je ne vous brusque que par amitié.

Lettre de Romain Rolland à Paul Tuffrau, datée du 12 novembre 1923

Villeneuve

Cher Monsieur Tuffrau

Je vous remercie de votre affectueux envoi. Avec un peu plus de hâte que je n’aurais voulu – (mais le temps est mesuré) – j’ai tout lu, y compris ces Lais de Marie de France, pour qui vous êtes trop dédaigneux : car ils sont – et vous – si Français ! Mais, comme beaucoup des œuvres médiévales, d’une France plus universelle que la France qui est venue, depuis.

Je suis très touché du fidèle souvenir que vous voulez bien me garder. J’estime hautement votre loyauté, votre courage simple, et votre clair talent d’écrivain. Mais nous sommes loin l’un de l’autre. J’aime la lutte, moi aussi ; et je ne crois pas plus que vous que “le dernier mot de la sagesse humaine soit de se perpétuer en s’exprimant” ; mais ce que je crois des hommes, je le crois des idées : les idées sont des hommes ; elles meurent, ou se renouvellent. La question est de savoir si la France est capable de renouvellement. Je la vois, en ce moment, seule des nations du monde, crispée à un idéal du passé. Le passé fut grand ; mais le passé qui se survit risque d’être mortel pour la race. L’avenir proche dira à vos enfants si la France qui sait mourir héroïquement pour des idées mourantes saura vivre intrépidement pour les idées vivantes et renouvelantes. Sinon, l’implacable nécessité de la vie fera qu’une autre, plus jeune, prendra sa place. Dans sa pensée, comme dans sa politique, la France va s’isolant. Le halo de lumière et de sang de la victoire l’empêche de le voir.

Affectueusement à vous

Romain Rolland